Monsieur l'Ambassadeur,

En recevant de vos mains la croix de la Légion d'honneur j'éprouve, en plus de la fierté qu'il m'est impossible de dissimuler, une étrange sensation d'irréalité. Ne serait-ce pas un songe ? La réminiscence d'une vie antérieure glorieuse ? Ou l'apothéose d'un roman de nobles aventures dont je serai l'héroïne à mon insu ?

Sans doute pour saisir en profondeur la signification d'un tel insigne faut-il s'être un peu familiarisée avec l'histoire de France. Avoir, comme je l'ai fait dans cette Faculté, enseigné pendant 25 ans la littérature et la culture françaises me permet d'apercevoir toute la richesse sémiologique d'une décoration qui pour un Français ne s'apparente à aucune autre. Créée par Bonaparte Ier Consul, renouant avec les ordres médiévaux, réconciliant la France nouvelle avec l'ancienne, elle a survécu à tous les régimes qui se sont succédé jusqu'à nos jours, comme un symbole, intouchable et sacré, de valeur aussi bien civile que militaire. Les étrangers à qui, par exception, elle est décernée, se voient ainsi conviés à partager un héritage moral très précieux.

Et comment, dans cette Salle des Conseils ne pas me souvenir qu'elle a été accordée à deux de nos plus illustres maîtres ? Il y a presque un siècle, à Eugénio de Castro, le poète symboliste, doyen de la Faculté des Lettres et fondateur de l'Institut des Etudes Françaises. Plus près de nous, à Eduardo Lourenço, notre penseur national, qui se forma et commença sa carrière à Coimbra pour le plus grand orgueil de notre Ecole.

Obtenir la même distinction que ces deux figures prestigieuses de nos Lettres me fait inévitablement percevoir la modestie de mes propres mérites et la générosité du geste d'adoubement auquel vous venez de procéder.

Je n'ignore pas que cette cérémonie est l'aboutissement d'un long parcours de chancellerie où votre approbation a été décisive et dont l'initiative, je crois, revient à l'ancienne Consule Générale de France à Porto, à qui m'attache un lien indéfectible d'amitié et de gratitude.

J'ai à cœur de souligner que, dans la phase de réaménagement statutaire traversée par l'Alliance française de Coimbra, Aude de Amorim a apporté tout son appui au Comité, à l'Assemblée et à la nouvelle directrice, Amina Mazouza. Notre maison est aujourd'hui plus que jamais une Alliance moderne, dynamique, accueillante, assurant à la perfection son rôle d'opératrice linguistique, de médiatrice culturelle, voire de relais entre les entreprises françaises et portugaises.

De ma fonction de présidente du Comité de l'Alliance française de Coimbra à mes responsabilités actuelles à la tête du Bureau Maghreb de l'Agence universitaire de la Francophonie, la distance paraît grande mais le rapprochement s'établit aisément, d'une part grâce à la technologie de la communication, d'autre part et surtout en vertu d'un modèle identique : celui du réseau. L'AUF et l'Alliance française, chacune avec ses missions et dans son domaine propre, contribuent, tissant méthodiquement leur toile, à la projection planétaire de la langue française. (J'ouvre une parenthèse que je referme vite : Il m'arrive de souhaiter que la lusophonie se dote sans tarder de structures aussi efficaces…)

Le moment ne se prête pas à l'analyse de mes sentiments à l'égard de la France. Dans d'autres occasions également émouvantes pour moi, j'ai évoqué les influences, familiales d'abord, professorales ensuite, qui m'ont fait grandir dans le culte de la civilisation française. La plupart des noms, si chers, que je devrais mentionner n'appartiennent plus à des vivants mais je veux penser que quelque chose de leur esprit

m'entoure dans cet instant où je songe surtout à me réjouir avec tous mes amis de la haute faveur qui m'est dispensée par la République française.

Il m'importe, au demeurant, de considérer qu'en ma personne c'est aussi la dignité des études françaises dans l'université portugaise qui se voit reconnaître. Le Nobel de littérature de cette année atteste, qu'on le veuille ou non, que la tradition romanesque du temps remémoré, portée à son sommet au début du XXe siècle par l'œuvre immense d'un Marcel Proust, se poursuit, un siècle plus tard, à travers des héritiers novateurs, dont nous avons besoin d'écouter la voix profonde pour rendre un peu de son âme à l'Europe de notre temps.

A vingt ans, j'ai fait choix de professer la culture française, jamais séparée de mon vécu d'universitaire portugaise. En m'attribuant, en 1977, une bourse de doctorat à la Faculté des Lettres de Poitiers, le Service culturel de l'Ambassade de France à Lisbonne a fait le reste puisque ces trois années d'études et d'amitiés poitevines auront en définitive déterminé tout mon parcours académique et mon engagement francophone.

Et s'il est vrai qu'il fallait déjà, comme me plaisantaient mes amis, un passeport français pour entrer dans ma chambre d'adolescente, où je lisais, écrivais et rêvais en français, c'est à Poitiers que j'ai appris réellement ce que parler français veut dire, dans cette ville à la fois provinciale et cosmopolite avec ses milliers d'étudiants venus de toute la planète.

Dans *La Condition humaine* d'André Malraux (objet de ma thèse) j'ai trouvé la plus dramatique formulation du problème qui sollicite sans doute chacun et chacune de nous: celui du juste partage entre l'impatience d'intervenir, incarnée par Kyo le révolutionnaire, et le désir de contemplation, représenté par son père, Gisors, le sage fumeur d'opium. Sans être moi-même révolutionnaire ni opiomane, j'ai cru, je crois

toujours, qu'il est possible de travailler pour une grande cause tout en préservant une place à l'esthétique.

Quand cette cause est celle de la langue française, c'est-à-dire, telle que je la conçois aujourd'hui, la cause même du droit *des* langues (et elles font, à elles toutes, « l'honneur des hommes »), le plaisir littéraire nous est donné par surcroît, dans son universelle diversité, comme un bien à la fois intime et communicable.

C'est pourquoi la défense du pluralisme linguistique dans le monde global est devenue un impératif de la démocratie mondiale. Un pays qui renoncerait à l'enseignement des langues, des littératures et des cultures serait à la fois plus pauvre et moins libre. Il convient ici que j'adresse à mes collègues de Département l'assurance de ma solidarité et mon salut fraternel.

Mais il y a plus. L'étude de la civilisation française, à travers ses historiens et ses philosophes, nous apprend, avec les premiers, à *nous conformer sévèrement à la nature des choses*, avec les seconds à ne jamais nous y résigner. Entre « se conformer » et « se résigner » il y a une nuance que la langue portugaise élude, et qui fait, peut-être, toute la différence entre nos deux génies nationaux, la sagesse nous inclinant à accepter le destin tandis que la raison française non seulement le récuse mais le nie.

Un stéréotype accrédité veut que les Français soient cartésiens. Ce qui est vrai c'est que Descartes en faisant parler le français à la philosophie a démocratisé l'abstraction et fait du moi de chacun un sujet souverain et constructeur. Langue beaucoup plus politique que poétique – à la différence du portugais – le français, jusque dans sa syntaxe, nous incite sinon à démontrer à la manière des géomètres, en tout cas à persuader à la manière des avocats.

L'exercice scolaire de la dissertation, si particulier au système d'enseignement français, veut confier à l'élève l'initiative et la disposition de sa propre pensée. Introduit dans les

lycées par la Troisième République, entraînant l'intelligence à s'opposer à elle-même et à joindre les thèses adverses dans une unité qui les réconcilie, on peut en effet l'interpréter comme un exercice d'esprit républicain. Henri Bergson ne donnait-il pas pour modèle de plan de dissertation la fameuse devise où le conflit de la liberté et de l'égalité se résout dans la fraternité ?

Aussi s'étonnera-t-on moins que ce soit de France et non pas d'ailleurs qu'est parti l'appel à l'indignation, qui a mobilisé l'opinion citoyenne partout dans le monde. Car d'Etienne de La Boétie, homme de la Renaissance, à Stéphane Hessel, notre contemporain, en passant par Voltaire, Jaurès et Malraux, le souffle de l'insoumission n'est jamais retombé dans ce pays où les idées semblent être un bien public.

Certes, il arrive qu'on se moque des intellectuels français : comprendront-ils jamais qu'il n'y a pas à discuter devant le réel? Mais on a tort. Le propre de l'Esprit est de contester la brutalité du Fait et, parfois, curieusement, l'Esprit sort vainqueur du combat, « en ouvrant toutes grandes les portes de l'avenir ». Face aux aliénations de toute nature qui nous menacent, il y a une nécessité de la critique, il y a une nécessité de la dialectique, il y a une nécessité de la langue et de la pensée françaises.

Si j'ai tiré du roman d'André Malraux une sorte de morale virile, dont l'inspiration m'a été plus d'une fois salutaire, c'est toutefois en célébrant l'empathie féminine de Gustave Flaubert que je voudrais conclure ces brèves paroles d'hommage à la culture française et de remerciement à l'Ambassade de France au Portugal.

J'ai souvent lu et beaucoup fait lire *Madame Bovary*, où toute femme qui s'examine lucidement aperçoit quelque chose d'elle-même - ne serait-ce que pour repousser aussitôt avec violence cette image et ce destin. Cependant l'évolution des sociétés nous a affranchies de nos entraves juridiques et nous pouvons désormais entrer de plein droit

- et sur un pied d'égalité (théorique) avec les hommes - dans la course au pouvoir. Du reste, le thème néolibéral du leadership féminin est à la mode - mais ne cache-t-il pas bien des injustices persistantes ? Quoi qu'il en soit, si nous sommes vaincues, ce sera par des rivaux supérieurs à nous et non plus par la mécanique aveugle des mœurs et des préjugés. Madame Bovary n'a pas même eu la liberté de courir ce risque.

On sait que Flaubert, consterné par la sottise de son temps, a fait du pessimisme un usage amèrement subversif. Mais pouvait-il espérer que son ironie cruelle, en réveillant les consciences, en redressant les volontés, aiderait un jour à bousculer l'ordre établi?

Car telle est aussi la puissance de la littérature. Après avoir décrit l'horrible empoisonnement d'Emma désespérée, il s'est plu à montrer, dans l'épilogue, le triomphe total de M. Homais, le rusé pharmacien. Voici les dernières lignes du livre :

Depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédé à Yonville, sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège.

Il vient de recevoir la croix d'honneur.

Eh bien, Monsieur l'Ambassadeur, je ne peux m'empêcher de voir dans cette croix que vous venez de me remettre une espèce de revanche d'Emma Bovary, ou, à tout le moins - puisque Madame Bovary ce n'est pas moi… - un superbe trophée que je veux, très humblement, lui dédier, à elle, « être de papier », et, plus encore, à toutes les femmes de chair et d'âme écrasées par la vie.

Les études françaises m’ont apporté beaucoup de bonheur. Ce soir, en présence des Autorités de mon Université et de ma Faculté, dans la chaleureuse compagnie de mes collègues et amis, je mesure combien grand est l’honneur de les avoir servies.

Cristina Robalo-Cordeiro

Coimbra, le 7 novembre 2014